

XYZ. La revue de la nouvelle

Ninotchka

Jean Pelchat



Numéro 50, été 1997

50

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4553ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Pelchat, J. (1997). Ninotchka. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (50), 39–42.

Ninotchka

Jean Pelchat

Cette histoire, qui a failli perdre son titre, s'est déroulée dans les studios de la Metro-Goldwyn-Mayer à Hollywood, République de Californie, en 199*. Au moment où elle débute, le vieux lion est mort, mais cinq jeunes l'ont remplacé. Ils forment une sorte de pentarchie grand-guignolesque : ils sont aussi puissants que leur prédécesseur, mais dix fois plus voraces, cent fois moins intelligents et rugissent dans tous les azimuts.

□

Baïonnette au canon, carabine en bandoulière, Ninotchka arpente les grands boulevards d'une mégalopole éteinte. Elle cherche son copain Charlot, un jeune aveugle qui vend des bouquets de violettes près d'un lampadaire qu'elle n'arrive plus à retrouver à cause de la pénombre et de la haute végétation tropicale qui recouvrent tout, jusqu'aux derniers chapiteaux des gratte-ciel Art déco en ruines.

Plus ou moins égarée dans une avenue qu'elle ne reconnaît pas, Ninotchka s'arrête, de guerre lasse. Sa carabine lui pèse, elle va l'appuyer dans une craque entre deux parpaings descellés et tirer la gourde de son ceinturon quand elle entend, provenant d'entre les broussailles, des sons qui lui cassent les oreilles : « broïïinkgh!!! wroïïinkgh!!! groïïinkgh!!! »

Quels bruits atroces !

Elle écarte des branches, risque un œil du côté d'où viennent les grincements et... La journée a été longue, le soleil brûlé n'a pas été remplacé, la place doit être déserte. D'ailleurs, l'équipe technique demeure invisible, peut-être ne se présentera-t-elle même pas. Le tournage a dû être remis à plus tard, le régisseur

aura oublié de la prévenir ; tout cela l'excuse, en partie, peut-être... c'est possible, on verra... comme...

« Croïïnkgh!!! »

Ninotchka se demande cette fois si elle ne se serait pas endormie devant le panier à fleurs de Charlot où, elle les a vues, croupissent de minuscules araignées rouges translucides.

Mais quelle idée ! s'exclame-t-elle de nouveau. Les pauvres bestioles n'ont guère plus de quatre paires de pattes et deux palpes en commun avec ce monstre qui avance dans le clair-obscur en soulevant un immense nuage de poussière.

Un géant d'acier noir articulé qui mesure plus de vingt pieds de hauteur, il n'a pas grand-chose à voir non plus avec les marionnettes de papier mâché utilisées autrefois ; sans compter qu'il empeste l'huile à moteur STP et trimballe un petit haut-parleur d'époque — à ce qu'il semble — attaché entre les antennes. Quelque spécialiste des effets spéciaux a dû expédier l'arthropode, conçu à l'origine pour un film d'épouvante ou de science-fiction sur le mauvais plateau ; à moins qu'il ne se soit échappé d'une zone grise.

Plus l'araignée s'approche « sroïïnkgh!!! vroïïnkgh!!! » et plus Ninotchka se sent seule et minuscule à son tour. Elle se demande si l'animal a détecté sa présence, avec son odorat, ou à l'aide de quelque sonar conçu spécialement pour lui par un électricien du studio, et, surtout : ami ou ennemi ?

Qu'importe.



Ninotchka s'éloigne sans faire de bruit, et sans avoir l'air de se dépêcher. Ainsi espère-t-elle éviter une confrontation, sait-on jamais, voire, tromper la vigilance du monstre, si vigilance il y a.

Ninotchka prend donc le temps de regarder où elle met les pieds, elle écrase des tiges qui craquent en douceur ; ce n'est surtout pas le moment de trébucher. Lorsqu'elle se retourne enfin, le danger semble écarté. Elle ne distingue plus la haute silhouette de métal, pas plus qu'elle ne l'entend. Ne reste, au loin, que le son

familier d'un gros ventilateur, qui brasse de la poussière en ahn-ant. Néanmoins, Ninotchka sent toujours une présence menaçante qui se rapproche, et l'odeur d'huile a fait place à un autre parfum qu'elle reconnaît aisément; celui qui aurait, entre autres fonctions, de dissimuler les odeurs *animâles* (le mot est d'elle).

Ce n'est certainement pas l'araignée, qui fume des cigares honduriens, poursuit Ninotchka. Les robots ne fument pas des El Rey del Mundo, même dans les pires *comics*... !

Peu s'en faut, il doit s'agir des lions, les jeunes, à l'épaisse, très épaisse... crinière, qui, exceptionnellement, ne se sont pas encore manifestés cette journée-là.

Combien y en aura-t-il à me courir après ? Deux, trois ?

Non, cinq. Ils sont tous venus aujourd'hui, tous les membres du Fumant Troupeau, comme les a baptisés Ninotchka, qui les aperçoit maintenant. Ils se sont arrêtés pour pisser et rallumer leurs cigares, alors qu'elle approche du fond du studio de tournage : un cul-de-sac d'où il lui sera...

Impossible de leur échapper, cette fois.



De sa peur même émerge le dégoût, un dégoût intemporel bien que palpable, comme en provenance d'un autre monde. Ninotchka va-t-elle hurler, crier à l'aide ou vomir à mort ? Sera-t-elle seulement capable d'ouvrir la bouche ? De toute manière, elle pourrait s'égosiller que cela ne servirait à rien. La ville reconstituée peut être aussi usée que l'idéologie sous-jacente au scénario (que nous n'avons pas lu), l'immense hangar qui contient les bâtiments et les plantes n'en demeure pas moins une forteresse imprenable, et il serait aussi impossible d'en sortir que d'y rentrer sans autorisation, que de mettre le feu à un cours d'eau en santé, aussi impossible que de convaincre un assassin en puissance ou de guérir un docteur.

Oh ! Je me défendrai vaillamment, s'avise Ninotchka.

Mais soudain, sa gorge s'assèche, ses cuisses se pétrifient, puis son cœur s'arrête de battre. Et elle ne sent plus rien.



Cela dure un instant, juste un.



Ninotchka baisse les paupières et agrippe machinalement la carabine pour se rassurer. Mais les armes du studio ne sont jamais chargées, ce que ses poursuivants savent aussi bien qu'elle. Dans le meilleur des cas, son utilisation déclenchera leur fou rire ; par conséquent, elle doit trouver autre chose pour éviter de se faire dévorer, et vite.

Mais il se fait tard, les fauves ne sont plus qu'à quelques bonds, ils forment un pentagone mouvant dont elle est le centre.

Ninotchka saute par-dessus un rocher de carton-pâte et fait volte-face, prête à tout. En vitesse, elle prend une rasade d'eau, jette sa gourde dans un fourré, et présente la baïonnette aux lions qui ont jeté leurs cigares et se précipitent sur elle, les yeux fous, la langue pendante, le sexe bandé, toutes griffes, dents, lorsque, soudain, dans un vacarme d'usine, un nuage, puis l'araignée-robot qui en ressort, juste au-dessus de la scène « droïïnkgh!!! » et, faisant preuve d'une agilité phénoménale, attrape les bêtes au vol avec ses « jroïïnkgh!!! » crochets « troïïnkgh!!! » aux « nroïïnkgh!!! » pointes « froïïnkgh!!! » acérées, les transperçant « zroïïnkgh!!! » de part en part « mroïïnkgh!!! » ; après quoi, elle s'en retourne avec ses cinq proies bien embrochées, gambadant sur ses trois pattes libres ; les sons atroces ont cessé, le haut-parleur diffuse maintenant : « Singin' in the Rain ! »



Ouf ! Quelle horreur ! se dit Ninotchka, en rentrant dans sa maisonnette prêtée par les studios. Une seconde de plus, et je me retrouvais dans des boîtes capitonnées à l'atelier de bionique.

Le lendemain, elle ferait promptement ses valises.



Cette histoire, qui a failli perdre son titre, se déroulera...